

Tour du monde en 40 heures

En pleine basse-ville de Québec, la bibliothèque Gabrielle-Roy abritait, du 12 au 16 mars dernier, le 9^e Festival annuel de Vidéo Femmes. Pour marquer la fin de la Décennie des femmes, les «filles des vues» offraient une programmation encore plus internationale que d'habitude.

par Albanie Morin

Le Festival de Vidéo Femmes, ce groupe de production et de distribution établi à Québec depuis maintenant 13 ans, est toujours une vue panoramique, un survol des films et vidéos produits d'une année à l'autre par des femmes de différents pays. Parmi ces productions à petits et moyens budgets, on trouve des fictions, des documentaires, des vidéos d'art, des films d'animation et des vidéo-clips. Dans la catégorie courts métrages, par exemple, j'ai découvert des petits bijoux d'humour (*The Riot Tapes*, d'Ilene Segalove, *Téléphone*, de Luce Roy, *On joue ou on joue pas*, de Stella Goulet et Daniel Guy, et *La Tirelire*, de Stella Goulet), des perles d'impertinence (*L'Usure*, de Jeanne Crépeau) et d'insoumission (*Comptines*, de Diane Poitras).

Mais, cette fois, le documentaire l'emportait sur la fiction. Dans une sorte de tour du monde axé sur la vie quotidienne des femmes, on a donc vu beaucoup de documentaires tournés au Québec, en Jamaïque, en Amérique latine, en Amérique du Sud, en Inde, en Chine et, pour clore le tout, *À propos de Nairobi*, sur la troisième conférence internationale des femmes, en été 85. Tous ces films révélaient des lieux de résistance et des moments de victoire sur un patriarcat militariste malheureusement universel.

L'une des grandes découvertes: *Cine Mujer*, un groupe de Colombiennes dynamiques, productrices de documents audiovisuels. Leur objectif est de montrer le potentiel créateur et l'esprit d'indépendance des femmes; elles tirent leurs exemples de femmes antillaises, latino et sud-américaines. En fiction ou en documentaire, elles

présentent des images de femmes qui colent à la réalité et tournent en dérision celles que le cinéma commercial et la publicité proposent. Le rythme est vif. Le regard, humoristique. Notre image de la paysanne ou de la femme urbaine sud-américaine s'en trouve transformée. Fait à noter: certaines productions de Cine Mujer ont gagné des prix, ce qui leur a valu d'être diffusées dans les réseaux commerciaux de leur pays.

Avec *India Cabaret*, de Mira Nair, on entre dans le milieu marginal des danseuses de cabaret en Inde. Elles se débattent avec les normes indiennes de respectabilité même si leur travail leur procure une certaine indépendance et qu'elles soutiennent financièrement mieux leur famille par ce métier que par un autre.

L'envers, c'est les autres

Les Rendez-vous du cinéma québécois affichaient cette année un nombre surprenant de films sur les non-Québécois-es ou les Québécois-es d'adoption. Il y eut bien sûr ce délicieux *Caffè Italia*, de Paul Tana, gagnant du Prix de la critique, mais aussi d'autres films moins connus, souvent réalisés par des femmes, et parfaitement intéressants.

par Diane Poitras

Les «autres», ce sont ceux et celles qui vivent ici depuis une ou deux générations, qui nous côtoient et que nous prenons pour acquis-es avec nos préjugés et/ou notre bonne conscience. Mais ce sont aussi ceux et celles qui habitent ici depuis toujours et dont on oublie si facilement l'existence, entre autres les Inuit. *Justice blanche*, de Françoise Wera et Morgane Laliberté, montre comment les problèmes de justice sont réglés, dans le Grand Nord, par une cour itinérante composée de Québécois, blancs et francophones. Les réalisatrices ont réussi un film informatif et captivant à partir de situations – et de personnes

Une visite en Belgique est l'occasion de sentir le ravage de la vieillesse. *Madame P.*, cette dame des toilettes d'un casino de Spa, porte avec dignité son corps raidi par l'âge; le rythme du film d'Ève Bonfanti est retenu, les images délavées, comme à travers le regard embué de la vieille femme. Dans un autre portrait, cette fois d'une femme d'âge moyen, l'Américaine Doris Chase, avec *Table for one*, nous fait habilement partager le monologue intérieur d'une femme attablée seule au restaurant, et qui trouve réconfort dans sa solitude et son travail créateur. Ce vidéo chasse un peu le spectre de l'âge aperçu plus tôt.

Avec *Small Happiness*, une Américaine, Carma Hinton, qui a vécu plusieurs années en Chine, nous fait traverser le voile diplomatique et rencontrer une jeune Chinoise du petit village de Long Bow. Exceptionnellement, elle a pu choisir son mari et elle appuie sa belle-mère quand celle-ci se révolte contre mari et fils, dans une scène particulièrement forte du film. Puis, nous découvrons les changements que revendiquent les travailleuses du village, les préjugés et les coutumes qu'elles vivent encore, même si elles ne souffrent plus, comme les vieilles, du supplice d'avoir les pieds bandés. Ce film inspire confiance: un jour, en Chine, la naissance d'une fille sera peut-



«Justice Blanche»

être une source de grand plutôt que de petit bonheur (small happiness).

Une petite docu-fiction, *Qui est Alice Guy?*, de la Française Nicole-Lise Bernheim, se déguste comme un rafraîchissement. Saviez-vous qu'Alice Guy, cinéaste pionnière, a tourné plus de 600 films en France et aux États-Unis? Que ces films, souvent sur les petites gens et les petits métiers, étaient projetés dans les foires et les fêtes populaires? Qu'ils ont presque tous disparu?

Une autre histoire de petites gens, plus actuelle celle-là, lancée le premier soir avec d'autres productions récentes de Vidéo Femmes: *Le Sourire d'une parfumeuse*, réalisé par Françoise Dugré et Johanne Fournier. C'est séduisant. Les chansons de Sylvie Tremblay nous emportent avec émotion au fil de la vie de Madeleine, parfumeuse la fin de semaine dans un bar chic.

Matière à réflexion

Le Festival se veut aussi un lieu d'échanges et de discussions. L'aménagement, cette année, d'un café-rencontre derrière la salle de projection favorisait certainement l'expression informelle de plus d'un commentaire. Les organisatrices invitaient aussi les spectatrices, après chaque programme, à livrer impressions et réactions

— parfois très touchantes: Rita, par exemple, cette interprète qui, lors des procès, se trouve coincée entre deux cultures. Ou ce policier inuit qui a quitté son travail parce qu'il lui faisait perdre sa crédibilité et ses amis parmi les siens. Ou encore Adami, un jeune accusé de viol, malheureusement représentatif de ces hommes inuit qui cherchent souvent dans l'alcool et la violence un moyen d'échapper à leur malaise et à leur désœuvrement.

On savait déjà que la société blanche a provoqué des changements désastreux dans le mode de vie inuit. En approfondissant la question, les réalisatrices ont découvert qu'au milieu de ces bouleversements, chose inattendue, les femmes s'en tirent mieux que les hommes. Elles trouvent plus facilement du travail comme caissières ou secrétaires et gagnent ainsi leur vie et celle de leur famille. Leurs maris et leurs fils, par contre, en plus de perdre le statut que leur conféraient les anciens modèles sexuels, deviennent chômeurs chroniques.

Alternant avec bonheur des cas précis et une analyse plus globale de la société inuit telle qu'elle est aujourd'hui, les réalisatrices ont donné à leur film une structure non linéaire et dynamique. L'information passe, l'intérêt est toujours soutenu¹.

Les films traitant des Néo-Québécois-és nous révèlent des réalités étrangères, mais nous renvoient aussi une image souvent surprenante du peuple québécois. Une image qui peut donner envie de sourire... comme de se cacher sous son fauteuil! *Haïti-Québec*, de Tahani Rached, s'appuie fortement sur l'émotion comme moyen d'information. La réalisatrice montre les

aux cinéastes présentes. Mais, faute d'encadrement, ces discussions de groupe étaient souvent insatisfaisantes.

Deux débats ont cependant soulevé des interrogations intéressantes et actuelles. Après *Histoire à suivre*, de Diane Beaudry, on a repris mais laissé en suspens les questions: «Doit-on appuyer sans réserve les femmes qui aspirent au pouvoir et croire, avec confiance, qu'elles exerceront le pouvoir autrement?» Et inversement: «Sommes-nous trop exigeantes envers les femmes au pouvoir?»²

À la question posée en atelier, «La place et l'image de la femme en cinéma et en vidéo: y a-t-il un progrès illusoire ou réel?», toutes les panelistes ont répondu qu'il y avait progrès. Les femmes sont davantage présentes, leur accès au cinéma, et surtout

«À propos de Nairobi»



effets du racismisme et de l'isolement sur la vie quotidienne, sur la santé physique et sur l'équilibre émotif d'immigrant-e-s haïtien-ne-s à Montréal. «Depuis que je suis au Canada, dit une Haïtienne, personne ne me dit bonjour.» Une autre, malade et dépressive depuis qu'elle est allée en visite dans son pays, n'a plus qu'une idée en tête: y retourner. «Ça prend du courage pour vivre ici», de dire son mari. Et cette phrase prend tout son sens lorsqu'elle est confrontée au racismisme insolent et tranquille des Québécois-és bien-pensant-e-s, entre autres chauffeurs de taxi².

Tahani Rached a le bonheur de savoir repérer de beaux personnages. On se souvient des immigrantes grecques dans *Les Voleurs de jobs*, de cette déchirante Libanaise dans *Beyrouth, à défaut d'être mort*. C'est ce qui fait la force de ses films, dont le discours est toujours riche d'expériences vécues. Les témoignages véhiculent une information et un point de vue qui se passent facilement de narration. «Je préfère laisser les gens s'exprimer plutôt que parler à leur place», dit la réalisatrice. Après la chute de Duvalier, elle a suivi le retour au pays d'un Haïtien exilé au Québec depuis plus de 21 ans. Si tout va bien, ce nouveau film sera prêt cet été. C'est donc une histoire à suivre.

Aussi sur l'exil, *La Familia latina*, de Gernan Gutierrez, s'intéresse à des Latino-Américain-e-s qui, pour la plupart, ont dû

à la vidéo, est plus facile — bien qu'il ne soit pas acquis. Comme en politique, elles doivent mieux maîtriser la technique. À Nairobi, par exemple, sur 13 équipes de tournage, il n'y en avait que deux entièrement féminines.

Pour Tina Horne, réalisatrice d'*À propos de Nairobi*, la présence des femmes se manifeste par une innovation dans le regard. Nicole-Lise Bernheim réclame, elle, que l'imaginaire des femmes explose davantage. Ceci dit, quand on reprend à son compte l'image des femmes à rouge à lèvres et talons hauts, est-ce vraiment un progrès?

La question est restée en plan. Mais on trouvait matière à réfléchir en se promenant au coeur de l'installation photographique de Joanne Tremblay, *Recto-Verso*. Ses autoportraits au torse nu, pris de dos comme de face, estompés ici et là à même le papier photographique, prenaient une troisième dimension parce que suspendus devant un miroir. Pendant que ces portraits se balançaient autour de moi, sur fond de musique électro-acoustique, je me suis prise à questionner cette autre image de la femme... Une discussion à poursuivre. Peut-être en mars 1987, au 10^e Festival des «filles des vues»? ✕

1/ Voir flash «De la politique», LVR mars 1986, no 34, p. 58.

fuir leur pays d'origine. Je me souviens d'une mère divorcée qui discute avec ses adolescentes de sexualité et d'avortement: «Ce n'est pas une question de féminisme, dit-elle, c'est une question de dignité.» Et un peu plus loin, répondant à une question: «La solitude, on n'en parle pas, on la vit!» Une des qualités de ce film est la complexité entre le cinéaste et les personnes qu'il interviewe.

Quoique de facture très différente (c'est une fiction), *La Fuite*, de Robert Cornélius, aborde aussi la question de l'intolérance. C'est l'histoire de deux Allemands emprisonnés dans un camp de concentration en Abitibi (oui, vousavez bien lu!) pendant la dernière guerre. Un film que j'ai beaucoup aimé, en particulier pour l'excellente interprétation des deux comédiens.

Enfin, l'occasion est tout indiquée pour rappeler ici l'existence d'une maison de distribution spécialisée dans les films portant sur des questions internationales et sur les travailleurs-euses immigré-e-s au Québec. Il s'agit de Carrefour international, où l'on peut trouver entre autres *Les Voleurs de jobs* ✕

1/ Les films cités dans le texte sont disponibles chez les distributeurs suivants: *Justice blanche*, à Parlimage, Montréal: (514) 526-4423. *Les voleurs de jobs*, à Carrefour international: (514) 527-6611. *Haïti-Québec*, *Beyrouth, à défaut d'être mort* et *La Familia latina*, à l'ONF: (514) 283-8229. *La Fuite*, chez Les Films du crépuscule: (514) 849-2477.

2/ *Haïti Québec* sera présenté les 10, 14, 15, 24 et 25 mai au cinéma ONF, place Guy-Favreau, à Montréal. En juin, on montrera *La Familia latina*